

**Objet d'Étude V : Les réécritures du XVII^{ème}
siècle à nos jours.**

SÉQUENCE 6.

« Œdipe : dans tous ses états ? »

❖ GROUPEMENT DE TEXTES

		Pour l'exposé	Pour l'entretien
<p>Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.</p>	<p>➤ Séquence 6 :</p> <p>« Œdipe : dans tous ses états ? »</p> <p>❖ Groupement de textes.</p> <hr/> <p>« <i>Jamais homme avant toi n'aura plus durement été broyé du sort</i> »</p> <p><i>Sophocle, Œdipe Roi, traduction de P. Mazon.</i></p> <p>❑ Problématique : Dans quelle mesure le mythe connaît-il une évolution et à quelle réflexion nous conduit-il au fil des siècles ?</p> <p>⇒ Perspectives d'étude :</p> <ul style="list-style-type: none"> - Cerner les enjeux de la réécriture. - Distinguer les différentes formes de réécriture. - Réfléchir sur les intérêts de l'intertextualité, sur la richesse et la spécificité des mythes comme objet de modernisation. 	<p>Lectures analytiques :</p> <ul style="list-style-type: none"> ➤ Jean Cocteau, <i>La Machine infernale</i>, Acte II, extrait (1932) ➤ Voltaire, <i>Œdipe</i> (1718) Acte V, scène 4. ➤ Wajdi Mouawad, <i>Incendies, Le Sang des Promesses 2</i> (2003), extrait de la scène 35 « La voix des siècles anciens ». 	<p>Textes et documents complémentaires.</p> <ul style="list-style-type: none"> ▶ <u>Lectures complémentaires, aux origines du mythe.</u> • Travail sur le mythe à partir de l'arbre généalogique et du récit de J-P Vernant dans « Les Grands Entretiens », mai 2002. ▶ <u>Lecture complémentaire, le Complexe d'Œdipe.</u> • Sigmund Freud, <i>Introduction à la psychanalyse</i> (1915), trad. S. Jankélévitch. ▶ <u>Lecture complémentaire, Voltaire critique Sophocle.</u> • Voltaire, <i>Œdipe</i> (1719), pièce représentée pour la première fois en 1718. ▶ <u>Lecture comparée de différents dénouements du mythe d'Œdipe.</u> • Sénèque, <i>Œdipe</i> (1^{er} siècle ap. JC), traduction de J. Cabaret-Dupaty. Scène finale (V, 3). • Sophocle, <i>Œdipe-roi</i> (430-420 av.J.-C.), traduction de Leconte de l'Isle. Exodos. • VOLTAIRE, <i>Œdipe</i> (1718) Acte V sc. 6 (sc. finale) • Henry BAUCHAU, <i>Œdipe sur la route</i> (1990), dernier chapitre. ¶ Histoire des arts / Lecture de l'image. ☞ Parodie : dessin de Philippe Geluck, <i>Le Tour du chat en 365 jours</i>, calendrier broché, édition Play Bac Eds (2006) ✧ Œdipe face au Sphinx ☞ Jean-Dominique Ingres, <i>Œdipe explique l'énigme du sphinx</i> (1808/1827) ☞ Gustave Moreau, <i>Œdipe et le Sphinx</i> (1864) ☞ Francis Bacon, <i>Œdipe et le sphinx d'après Ingres</i> (1983) • José Maria de Heredia, « Sphinx », <i>Les Trophées</i> (1893). • Albert Samain, « Le Sphinx », <i>Symphonie héroïque</i> (1900) • Gherasim Luca, « Œdipe Sphinx », <i>Paralipomènes</i> (1976). 🎬 Activité complémentaire sur le film <i>Œdipe roi</i> de Pier Paolo Pasolini, adaptation cinématographique de 1967. 📖 Lecture cursive : 📖 Sophocle, <i>Œdipe roi</i> (430-420 av.J.-C). Puis, au choix : 📖 Jean Cocteau, <i>La Machine Infernale</i> (1932) ou 📖 Henri Bauchau, <i>Œdipe sur la route</i> (1990) ou 📖 Wajdi Mouawad, <i>Incendies</i> (2003) 🏛️ ⚡ Séjour pédagogique en Grèce : Pour cette séquence également, la découverte des sites de Delphes et de Corinthe ont été de précieux points d'appui. (liste des élèves concernés jointe au descriptif).

Objet d'étude V : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence 6. « Œdipe : dans tous ses états ? »

❖ GROUPEMENT DE TEXTES

**Textes supports
des
LECTURES ANALYTIQUES**

Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours. Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Texte 1. Dans cette pièce, le Sphinx est une jeune fille, tombée sous le charme d'Œdipe, mais celui-ci lui résiste. Elle le tient alors dans un état de paralysie et lui fait connaître les souffrances qu'elle lui infligerait si elle lui faisait subir le sort des autres hommes tombés en son pouvoir. Le chien Anubis, dieu égyptien de la mort, veille au respect des consignes données par les dieux : il n'est pas question de s'attendrir sur les humains.

OEDIPE : Lâche-moi !

LE SPHINX : Et je parle, je travaille, je dévide, je déroule, je calcule, je médite, je tresse, je vanne, je tricote, je natte, je croise, je passe, je repasse, je noue et dénoue et renoue, retenant les moindres nœuds qu'il me faudra te dénouer ensuite sous peine de mort, et je serre, je desserre, je me trompe, je reviens sur mes pas, j'hésite, je corrige, enchevêtre, désenchevêtre, délace, entrelace, repars ; et j'ajuste, j'agglutine, je garrotte, je sangle, j'entrave, j'accumule, jusqu'à ce que tu te sentes, de la pointe des pieds à la racine des cheveux, vêtu de toutes les boucles d'un seul reptile dont la moindre respiration coupe la tienne et te rende pareil au bras inerte sur lequel un dormeur s'est endormi.

OEDIPE (d'une voix faible) : Lâchez-moi ! Grâce...

10 **LE SPHINX** : Et tu demanderais grâce et tu n'aurais pas à en avoir honte, car tu ne serais pas le premier, et j'en ai entendu de plus superbes appeler leur mère, et j'en ai vu de plus insolents fondre en larmes, et les moins démonstratifs étaient encore les plus faibles car ils s'évanouissaient en route, et il me fallait imiter les embaumeurs entre les mains desquels les morts sont des ivrognes qui ne savent même plus se tenir debout ! Ensuite, je te commanderais d'avancer un peu et je t'aiderais en desserrant tes jambes. Là ! Et je t'interrogerais.

15 Je te demanderais, par exemple : « Quel est l'animal qui marche sur quatre pattes le matin, sur deux pattes à midi, sur trois pattes le soir ? » Et tu chercherais, tu chercherais. A force de chercher, ton esprit se poserait sur une petite médaille de ton enfance, ou tu répéterais un chiffre, ou tu compterais les étoiles entre ces deux colonnes détruites ; et je te remettrais au fait en te dévoilant l'énigme. Cet animal est l'homme qui marche à quatre pattes lorsqu'il est enfant, sur deux pattes quand il est valide, et lorsqu'il est vieux, avec la troisième patte d'un bâton.

ŒDIPE : C'est trop bête !

LE SPHINX : Tu t'écrierais : « C'est trop bête ! » Vous le dites tous. Alors puisque cette phrase confirme ton échec, j'appellerais Anubis, mon aide. Anubis ! (*Anubis paraît, les bras croisés, la tête de profil, debout à droite du socle.*)

ŒDIPE : Oh ! Madame... Oh ! Madame ! Oh ! non ! non ! non ! non, madame !

25 **LE SPHINX** : Et je te ferais mettre à genoux. Allons... Allons... là, là... Sois sage. Et tu courberais la tête... et l'Anubis s'élancerait. Il ouvrirait ses mâchoires de loup ! (*Œdipe pousse un cri.*) J'ai dit : courberais, s'élancerait... ouvrirait... N'ai-je pas toujours eu soin de m'exprimer sur ce mode ? Pourquoi ce cri ? Pourquoi cette face d'épouvante ? C'était une démonstration, Œdipe, une simple démonstration. Tu es libre.

ŒDIPE : Libre ! (*Il remue un bras, une jambe... il se lève, il titube, il porte la main à sa tête.*)

30 **ANUBIS** : Pardon, Sphinx. Cet homme ne peut sortir d'ici sans subir l'épreuve.

LE SPHINX : Mais...

ANUBIS : Interroge-le...

ŒDIPE : Mais...

ANUBIS : Silence ! Interroge cet homme. Un silence. Œdipe tourne le dos, immobile.

35 **LE SPHINX** : Je l'interrogerai... je l'interrogerai... C'est bon. (*Avec un dernier regard de surprise vers Anubis.*) Quel est l'animal qui marche sur quatre pattes le matin, sur deux pattes à midi, sur trois pattes le soir ?

ŒDIPE : L'homme parbleu ! qui se traîne à quatre pattes lorsqu'il est petit, qui marche sur deux pattes lorsqu'il est grand et qui, lorsqu'il est vieux, s'aide avec la troisième patte d'un bâton.

(*Le Sphinx roule sur le socle.*)

40 **ŒDIPE, prenant sa course vers la droite** : Vainqueur !

(*Il s'élanche et sort par la droite. Le Sphinx glisse dans la colonne, disparaît derrière le mur, reparaît sans ailes.*)

LE SPHINX : Œdipe ! Où est-il ? Où est-il ?

ANUBIS : Parti, envolé. Il court à perdre haleine proclamer sa victoire.

LE SPHINX : Sans un regard vers moi, sans un geste ému, sans un signe de reconnaissance.

45 **ANUBIS** : Vous attendiez-vous à une autre attitude ?

LE SPHINX : L'imbécile ! Il n'a donc rien compris.

ANUBIS : Rien compris.

Jean Cocteau, *La Machine infernale*, Acte II, extrait.

Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours. Séquence. Œdipe dans tous ses états. Texte 2.

35. La voix des siècles anciens.

SIMON. Un plus un, est-ce que ça peut faire un ?

JEANNE. Oui.

SIMON. Comment ça ?

SIMON. Explique-moi !

5 **JEANNE.** Fuck, c'est pas l'heure de faire des maths, dis-moi ce que tu as trouvé !

SIMON. Explique-moi comment un plus un font un, tu m'as toujours dit que je ne comprenais jamais rien, alors là c'est le temps maintenant. Explique-moi !

JEANNE. D'accord ! Il y a une conjecture très étrange en mathématiques. Une conjecture qui n'a jamais encore été démontrée. Tu vas me donner un chiffre, n'importe lequel. Si le chiffre est pair, on le divise par deux. S'il est impair, on le multiplie par trois et on rajoute un. On fait la même chose avec le chiffre qu'on obtient. Cette conjecture affirme que peu importe le chiffre de départ, on arrive toujours à un.
10 [...] Peu importe le chiffre de départ, on arrive à ... Non !

SIMON. Tu te tais. Comme je me suis tu quand j'ai compris. J'étais dans la tente de Chamseddine, et dans sa
15 tente j'ai vu le silence venir tout noyer. Hermile Lebel est sorti. Chamseddine s'est approché de moi.

CHAMSEDDINE. Sarwane, ce n'est pas le hasard qui t'a conduit à moi. Ici, il y a l'esprit de ta mère, l'esprit de Sawda. L'amitié des femmes comme une étoile dans le ciel. Un jour, un homme est venu vers moi. Il était jeune et fier. Imagine-le. Tu le vois ? C'est ton frère. Nihad. Il cherchait un sens à sa vie. Je lui ai dit de se battre pour moi. Il a dit oui. Il a appris à manier les armes. Un grand tireur. Redoutable. Un jour il est parti.
20 Où vas-tu ? lui ai-je demandé.

NIHAD. Je vais au nord !

CHAMSEDDINE. Et la cause des gens d'ici ? Les réfugiés ? Le sens de ta vie ?

NIHAD. Pas de cause, pas de sens !

25 **CHAMSEDDINE.** Il est parti. Je l'ai aidé un peu. Je l'ai fait surveiller. J'ai fini par comprendre qu'il tentait de retrouver sa mère. Il l'a cherchée des années, sans trouver. Alors il s'est mis à rire à propos de rien. Plus de cause, plus de sens, il est devenu franc-tireur. Il collectionnait les photos. Nihad Harmanni. Une vraie réputation d'artiste. On l'entendait chanter. Machine à tuer. Puis il y a eu l'invasion du pays par l'armée étrangère. Ils sont montés jusqu'au Nord. Un matin, ils l'ont attrapé. Il avait tué sept de leurs tireurs. Il les
30 avait visés dans l'œil. La balle dans leurs lunettes. Ils ne l'ont pas tué. Ils l'ont gardé, ils l'ont formé, ils lui ont donné un travail.

SIMON. Quel travail ?

CHAMSEDDINE. Dans une prison qu'il venait de construire, dans le Sud, à Kfar Rayat. Il cherchait un homme
35 pour s'occuper des interrogatoires.

SIMON. Il a donc travaillé avec Abou Tarek, mon père ?

CHAMSEDDINE. Non, ton frère n'a pas travaillé avec ton père. Ton frère est ton père. Il a changé son nom. Il
40 a oublié Nihad. Il est devenu Abou Tarek. Il a cherché sa mère, l'a trouvée mais ne l'a pas reconnue. Elle a cherché son fils, l'a trouvé mais ne l'a pas reconnu. Il ne l'a pas tuée car elle chantait et il aimait sa voix. Le ciel tombe, Sarwane. Tu comprends bien : il a torturé ta mère et ta mère, oui, fut torturée par son fils et le fils a violé sa mère. Le fils est le père de son frère, de sa sœur, tu entends ma voix, Sarwane ? On dirait la voix des siècles anciens. Mais non, Sarwane, c'est d'aujourd'hui que date ma voix. Et les étoiles se sont tues
45 en moi une seconde, elles ont fait silence lorsque tu as prononcé le nom de Nihad Harmanni tout à l'heure. Et je vois que les étoiles font silence à leur tour en toi. En toi le silence, Sarwane, celui des étoiles et celui de ta mère. En toi.

Wajdi Mouawad, Incendies, Le Sang des Promesses 2 (2003), extrait de la scène 35.

Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Texte 3.

ŒDIPE.

Le voilà donc rempli cet oracle exécration
Dont ma crainte a pressé l'effet inévitable !
Et je me vois enfin, par un mélange affreux,
Inceste et parricide, et pourtant vertueux.

- 5 Misérable vertu, nom stérile et funeste,
Toi par qui j'ai réglé des jours que je déteste,
À mon noir ascendant tu n'as pu résister :
Je tombais dans le piège en voulant l'éviter.
Un dieu plus fort que toi m'entraînait vers le crime ;
- 10 Sous mes pas fugitifs il creusait un abîme ;
Et j'étais, malgré moi, dans mon aveuglement,
D'un pouvoir inconnu l'esclave et l'instrument.
Voilà tous mes forfaits ; je n'en connais point d'autres.
Impitoyables dieux, mes crimes sont les vôtres,
- 15 Et vous m'en punissez !... où suis-je ? Quelle nuit
Couvre d'un voile affreux la clarté qui nous luit ?
Ces murs sont teints de sang ; je vois les Euménides
Secouer leurs flambeaux vengeurs des parricides ;
Le tonnerre en éclats semble fondre sur moi ;
- 20 L'enfer s'ouvre... ô Laïus, ô mon père ! Est-ce toi ?
Je vois, je reconnais la blessure mortelle
Que te fit dans le flanc cette main criminelle.
Punis-moi, venge-toi d'un monstre détesté,
D'un monstre qui souilla les flancs qui l'ont porté.
- 25 Approche, entraîne-moi dans les demeures sombres ;
J'irai de mon supplice épouvanter les ombres.
Viens, je te suis.

Voltaire, *Œdipe* (1718) Acte V scène 4.

Objet d'étude V : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence 6. « Œdipe : dans tous ses états ? »

❖ GROUPEMENT DE TEXTES

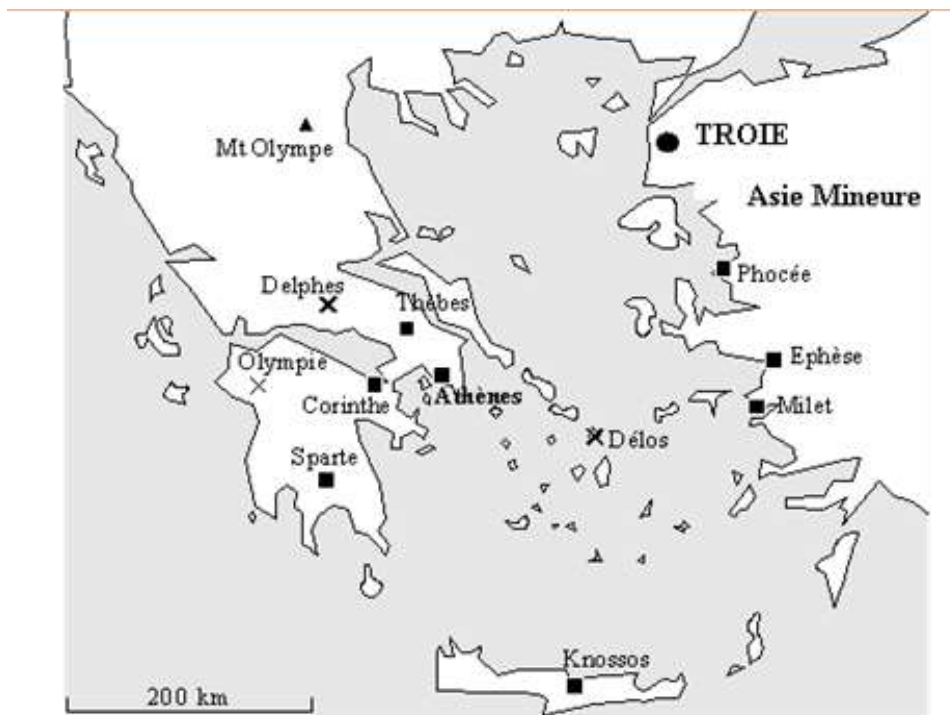
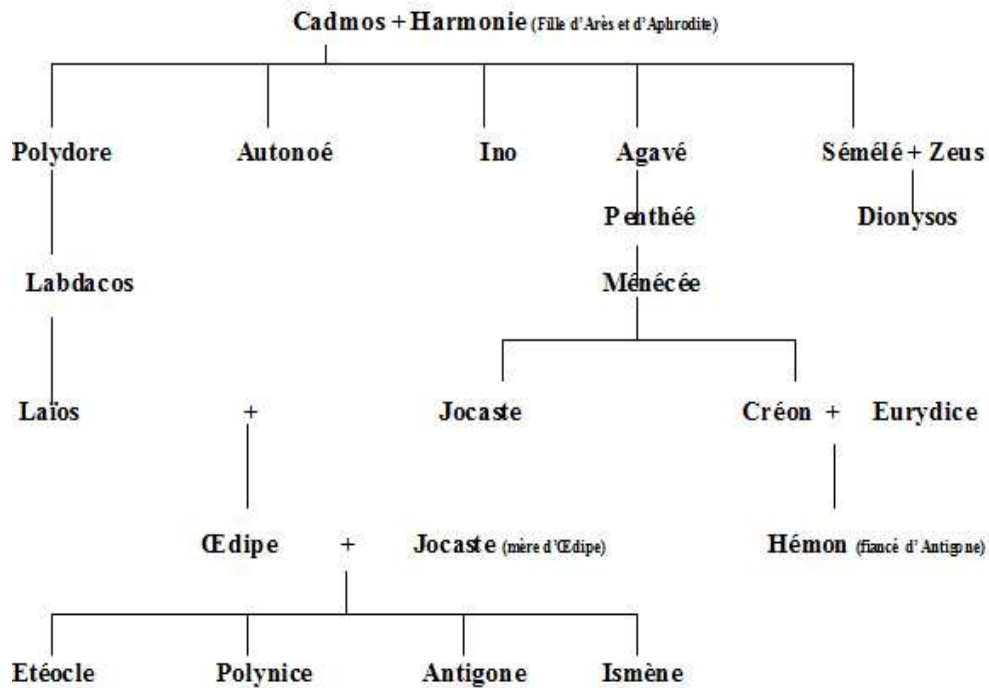
COMPLÉMENTS D'ÉTUDE

Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Compléments d'étude. Aux origines du mythe.

Généalogie de la famille des Labdacides



Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Compléments d'étude.



Philippe Geluck, *Le Tour du chat en 365 jours*, calendrier broché, édition Play Bac Eds (2006)

Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Compléments d'étude.



Philippe Geluck, *Le Tour du chat en 365 jours*, calendrier broché, édition Play Bac Eds (2006)

Compléments d'étude. Le complexe d'Œdipe.

Vous êtes sans doute impatients d'apprendre en quoi consiste ce terrible complexe d'Œdipe. Son nom seul vous permet déjà de le deviner. Vous connaissez tous la légende grecque du roi Œdipe qui a été voué par le destin à tuer son père et à épouser sa mère, qui fait tout ce qu'il peut pour échapper à la prédiction de l'oracle et qui, n'y ayant pas réussi, se punit en se crevant les yeux, dès qu'il a appris qu'il a, sans le savoir, commis les deux crimes qui lui ont été prédits. Je suppose que beaucoup d'entre vous ont été secoués par une violente émotion à la lecture de la tragédie dans laquelle Sophocle a traité ce sujet. [...] L'ouvrage du poète attique nous expose comment le crime commis par Oedipe a été peu à peu dévoilé, à la suite d'une enquête artificiellement retardée et sans cesse ranimée à la faveur de nouveaux indices. Sous ce rapport, son exposé présente une certaine ressemblance avec les démarches d'une psychanalyse. Il arrive au cours du dialogue que Jocaste, la mère-épouse aveuglée par l'amour, s'oppose à la poursuite de l'enquête.

Cette tragédie est au fond une pièce immorale, parce qu'elle supprime la responsabilité de l'homme, attribue aux puissances divines l'initiative du crime et révèle l'impuissance des tendances morales de l'homme à résister aux penchants criminels. Entre les mains d'un poète comme Euripide, qui était brouillé avec les dieux, la tragédie d'Œdipe serait devenue facilement un prétexte à récriminations contre les dieux et contre le destin. Mais, chez le croyant Sophocle, il ne pouvait être question de récriminations ; il se tire de la difficulté par une pieuse subtilité, en proclamant que la suprême moralité exige l'obéissance à la volonté des dieux, alors même qu'ils ordonnent le crime. Je ne trouve pas que cette morale constitue une des forces de la tragédie, mais elle n'influe en rien sur l'effet de celle-ci. Ce n'est pas à cette morale que l'auditeur réagit, mais au sens et au contenu mystérieux de la légende. Il réagit comme s'il retrouvait en lui-même, par l'auto-analyse, le complexe d'Œdipe ; comme s'il apercevait, dans la volonté des dieux et dans l'oracle, des travestissements idéalisés de son propre inconscient ; comme s'il se souvenait avec horreur d'avoir éprouvé lui-même le désir d'écarter son père et d'épouser sa mère. La voix du poète semble lui dire : « Tu te raidis en vain contre ta responsabilité, et c'est en vain que tu invoques tout ce que tu as fait pour réprimer ces intentions criminelles. Ta faute n'en persiste pas moins puisque, ces intentions, tu n'as pas su les supprimer : elles restent intactes dans ton inconscient. Et il y a là une vérité psychologique. Alors même qu'ayant refoulé ses mauvaises tendances dans l'inconscient, l'homme croit pouvoir dire qu'il n'en est pas responsable, il n'en éprouve pas moins cette responsabilité comme un sentiment de péché dont il ignore les motifs »

Il est tout à fait certain qu'on doit voir dans le complexe d'Oedipe une des principales sources de ce sentiment de remords qui tourmente si souvent les névrosés. Mieux que cela : dans une étude sur les commencements de la religion et de la morale humaines que j'ai publiée en 1913 sous le titre : *Totem et Tabou*, j'avais émis l'hypothèse que c'est le complexe d'Oedipe qui a suggéré à l'humanité dans son ensemble, au début de son histoire, la conscience de sa culpabilité, cette source dernière de la religion et de la moralité. Je pourrais vous dire beaucoup de choses là-dessus, mais je préfère laisser ce sujet. Il est difficile de s'en détacher lorsqu'on a commencé à s'en occuper, et j'ai hâte de retourner à la psychologie individuelle.

Que nous révèle donc du complexe d'Oedipe l'observation directe de l'enfant à l'époque du choix de l'objet, avant la période de latence ? On voit facilement que le petit bonhomme veut avoir la mère pour lui tout seul, que la présence du père le contrarie, qu'il boude lorsque celui-ci manifeste à la mère des marques de tendresse, qu'il ne cache pas sa satisfaction lorsque le père est absent ou parti en voyage. Il exprime souvent de vive voix ses sentiments, promet à la mère de l'épouser. On dira que ce sont des enfantillages en comparaison des exploits d'Œdipe, mais cela suffit en tant que faits et cela représente ces exploits en germe. On se trouve souvent dérouté par le fait que le même enfant fait preuve, dans d'autres occasions, d'une grande tendresse à l'égard du père ; mais ces attitudes sentimentales opposées ou plutôt ambivalentes qui, chez l'adulte, entreraient fatalement en conflit, se concilient fort bien, et pendant longtemps, chez l'enfant, comme elles vivent ensuite côte à côte, et d'une façon durable, dans l'inconscient. [...]

Vous remarquerez que je n'ai exposé que l'attitude du petit garçon à l'égard du père et de la mère. Celle de la petite fille est, sauf certaines modifications nécessaires, tout à fait identique.

Compléments d'étude. Voltaire critique Sophocle.

Allons plus loin. Œdipe traite Tirésias de fou et de vieux enchanteur : cependant, à moins que l'esprit ne lui ait tourné, il doit le regarder comme un véritable prophète. Eh ! de quel étonnement et de quelle horreur ne doit-il point être frappé en apprenant de la bouche de Tirésias tout ce qu'Apollon lui a prédit autrefois ? Quel retour ne doit-il point faire sur lui-même en apprenant ce rapport fatal qui se trouve entre les
5 reproches qu'on lui a faits à Corinthe qu'il n'était qu'un fils supposé, et les oracles de Thèbes qui lui disent qu'il est Thébain ? Entre Apollon qui lui a prédit qu'il épouserait sa mère et qu'il tuerait son père, et Tirésias qui lui apprend que ses destins affreux sont remplis ? Cependant, comme s'il avait perdu la mémoire de ces événements épouvantables, il ne lui vient d'autre idée que de soupçonner Créon, son ancien et fidèle ami (comme il l'appelle), d'avoir tué Laïus ; et cela, sans aucune raison, sans aucun fondement, sans que le
10 moindre jour puisse autoriser ses soupçons, et (puisqu'il faut appeler les choses par leur nom) avec une extravagance dont il n'y a guère d'exemple parmi les modernes, ni même parmi les anciens.

« Quoi ! tu oses paraître devant moi ! dit-il à Créon ; tu as l'audace d'entrer dans ce palais, toi qui es assurément le meurtrier de Laïus, et qui as manifestement conspiré contre moi pour me ravir ma couronne !

« Voyons, dis-moi, au nom des dieux, as-tu remarqué en moi de la lâcheté ou de la folie pour que tu aies entrepris un si
15 hardi dessein ? N'est-ce pas la plus folle de toutes les entreprises que d'aspirer à la royauté sans troupes et sans amis, comme si, sans ce secours, il était aisé de monter au trône ? »

Créon lui répond :

« Vous changerez de sentiment si vous me donnez le temps de parler. Pensez-vous qu'il y ait un homme au monde qui
20 préférât d'être roi, avec toutes les frayeurs et toutes les craintes qui accompagnent la royauté, à vivre dans le sein du repos avec toute la sûreté d'un particulier qui, sous un autre nom, posséderait la même puissance ? »

Un prince qui serait accusé d'avoir conspiré contre son roi, et qui n'aurait d'autre preuve de son innocence que le verbiage de Créon, aurait besoin de la clémence de son maître. [...]

25 Jocaste vient pendant ce beau discours, et le chœur la prie d'emmener le roi ; proposition très-sage, car, après toutes les folies qu'Œdipe vient de faire, on ne ferait pas mal de l'enfermer.

JOCASTE.

« J'emmènerai mon mari quand j'aurai appris la cause de ce désordre.

30 LE CHŒUR.

Œdipe et Créon ont eu ensemble des paroles sur des rapports fort incertains. On se pique souvent sur des soupçons très-injustes.

JOCASTE.

Cela est-il venu de l'un et de l'autre ?

35 LE CHŒUR.

Oui, madame.

JOCASTE.

Quelles paroles ont-ils donc eues ?

LE CHŒUR.

40 C'est assez, madame ; les princes n'ont pas poussé la chose plus loin, et cela suffit. »

Effectivement, comme si cela suffisait, Jocaste n'en demande pas davantage au chœur.

C'est dans cette scène qu'Œdipe raconte à Jocaste qu'un jour, à table, un homme ivre lui reprocha qu'il était un fils supposé : « J'allai, continue-t-il, trouver le roi et la reine : je les interrogeai sur ma naissance : ils furent tous
45 deux très-fâchés du reproche qu'on m'avait fait. Quoique je les aimasse avec beaucoup de tendresse, cette injure, qui était devenue publique, ne laissa pas de me demeurer sur le cœur, et de me donner des soupçons. Je partis donc, à leur insu, pour aller à Delphes : Apollon ne daigna pas répondre précisément à ma demande ; mais il me dit les choses les plus affreuses et les plus épouvantables dont on ait jamais ouï parler : que j'épouserais infailliblement ma propre mère ; que je ferais voir aux hommes une race malheureuse qui les remplirait d'horreur, et que je serais le meurtrier
50 de mon père. »

Voilà encore la pièce finie. On avait prédit à Jocaste que son fils tremperait ses mains dans le sang de Laïus, et porterait ses crimes jusqu'au lit de sa mère. Elle avait fait exposer ce fils sur le mont Cithéron, et lui avait fait percer les talons (comme elle l'avoue dans cette même scène) : Œdipe porte encore les cicatrices de

cette blessure ; il sait qu'on lui a reproché qu'il n'était point fils de Polybe : tout cela n'est-il pas pour Œdipe
55 et pour Jocaste une démonstration de leurs malheurs ? Et n'y a-t-il pas un aveuglement ridicule à en
douter ?

Je sais que Jocaste ne dit point dans cette scène qu'elle dût un jour épouser son fils ; mais cela même est
une nouvelle faute. Car, lorsque Œdipe dit à Jocaste : « On m'a prédit que je souillerais le lit de ma mère, et que
mon père serait massacré par mes mains », Jocaste doit répondre sur-le-champ : « On en avait prédit autant à mon
60 fils » ; ou du moins elle doit faire sentir au spectateur qu'elle est convaincue, dans ce moment, de son malheur.

Tant d'ignorance dans Œdipe et dans Jocaste n'est qu'un artifice grossier du poète, qui, pour donner à sa
pièce une juste étendue, fait filer jusqu'au cinquième acte une reconnaissance déjà manifestée au second,
et qui viole les règles du sang commun pour ne point manquer en apparence à celles du théâtre.

Cette même faute subsiste dans tout le cours de la pièce.

65 Cet Œdipe, qui expliquait les énigmes, n'entend pas les choses les plus claires. Lorsque le pasteur de
Corinthe lui apporte la nouvelle de la mort de Polybe, et qu'il lui apprend que Polybe n'était pas son père,
qu'il a été exposé par un Thébain sur le mont Cithéron, que ses pieds avaient été percés et liés avec des
courroies, Œdipe ne soupçonne rien encore : il n'a d'autre crainte que d'être né d'une famille obscure ; et le
chœur, toujours présent dans le cours de la pièce, ne prête aucune attention à tout ce qui aurait dû instruire
70 Œdipe de sa naissance. Le chœur, qu'on donne pour une assemblée de gens éclairés, montre aussi peu de
pénétration qu'Œdipe ; et, dans le temps que les Thébains devraient être saisis de pitié et d'horreur à la vue
des malheurs dont ils sont témoins, il s'écrie : « Si je puis juger de l'avenir, et si je ne me trompe dans mes
conjectures, Cithéron, le jour de demain ne se passera pas que vous ne nous fassiez connaître la patrie et la mère
d'Œdipe, et que nous ne menions des danses en votre honneur, pour vous rendre grâces du plaisir que vous aurez fait
75 à nos princes. Et vous, prince, duquel des dieux êtes-vous donc fils ? Quelle nymphe vous a eu de Pan, dieu des
montagnes ? Êtes-vous le fruit des amours d'Apollon ? car Apollon se plaît aussi sur les montagnes. Est-ce Mercure ou
Bacchus, qui se tient aussi sur les sommets des montagnes ? etc. »

Enfin celui qui a autrefois exposé Œdipe arrive sur la scène. Œdipe l'interroge sur sa naissance ; curiosité
que M. Dacier¹ condamne après Plutarque², et qui me paraît la seule chose raisonnable qu'Œdipe eût
80 faite dans toute la pièce, si cette juste envie de se connaître n'était pas accompagnée d'une ignorance
ridicule de lui-même.

Œdipe sait donc enfin tout son sort au quatrième acte. Voilà donc encore la pièce finie.

M. Dacier, qui a traduit l'*Œdipe* de Sophocle, prétend que le spectateur attend avec beaucoup d'impatience
le parti que prendra Jocaste, et la manière dont Œdipe accomplira sur lui-même les malédictions qu'il a
85 prononcées contre le meurtrier de Laïus. J'avais été séduit là-dessus par le respect que j'ai pour ce savant
homme, et j'étais de son sentiment lorsque je lus sa traduction. La représentation de ma pièce m'a bien
détrompé ; et j'ai reconnu qu'on peut sans péril louer tant qu'on veut les poètes grecs, mais qu'il est
dangereux de les imiter.

J'avais pris dans Sophocle une partie du récit de la mort de Jocaste et de la catastrophe d'Œdipe. J'ai senti
90 que l'attention du spectateur diminuait avec son plaisir au récit de cette catastrophe : les esprits, remplis de
terreur au moment de la reconnaissance, n'écoutaient plus qu'avec dégoût la fin de la pièce. Peut-être que
la médiocrité des vers en était la cause : peut-être que le spectateur, à qui cette catastrophe est connue,
regrettait de n'entendre rien de nouveau ; peut-être aussi que la terreur ayant été poussée à son comble, il
était impossible que le reste ne parût languissant. Quoi qu'il en soit, je me suis cru obligé de retrancher ce
95 récit, qui n'était pas de plus de quarante vers ; et dans Sophocle, il tient tout le cinquième acte. Il y a grande
apparence qu'on ne doit point passer à un ancien deux ou trois cents vers inutiles, lorsqu'on n'en passe pas
quarante à un moderne.

Voltaire, *Œdipe* (1719), pièce représentée pour la première fois en 1718.

1. **André Dacier** (1651-1722) : philologue et traducteur français, il a traduit et édité de nombreux auteurs antiques grecs et latins.

2. **Plutarque** (env.46-env. 125) : philosophe, biographe, moraliste, et penseur majeur de la Rome antique.

Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Compléments d'étude. Histoire des Arts. Œdipe face au sphinx.



Jean-Dominique Ingres, *Œdipe explique l'énigme du sphinx* (1808/1827), huile sur toile, 189x144 cm, Paris, Musée du Louvre.



Gustave Moreau, *Œdipe et le Sphinx* (1864), huile sur toile, 206x105 cm, New York, The Metropolitan Museum of Art.



Francis Bacon, *Œdipe et le sphinx d'après Ingres* (1983), huile sur toile, 198x147,5 cm, Musée Berardo, Lisbonne.

Sphinx

Au flanc du Cithéron, sous la ronce enfoui,
Le roc s'ouvre, repaire où resplendit au centre
Par l'éclat des yeux d'or, de la gorge et du ventre,
La vierge aux ailes d'aigle et dont nul n'a joui.

- 5 Et l'Homme s'arrêta sur le seuil, ébloui.
- Quelle est l'ombre qui rend plus sombre encor mon antre ?
- L'Amour. - Es-tu le Dieu ? Je suis le Héros. - Entre ;
Mais tu cherches la mort. L'oses-tu braver ? - Oui.
Bellérophon dompta la Chimère farouche.
- 10 - N'approche pas. - Ma lèvre a fait frémir ta bouche...
- Viens donc ! Entre mes bras tes os vont se briser ;
Mes ongles dans ta chair... Qu'importe le supplice,
Si j'ai conquis la gloire et ravi le baiser ?
- Tu triomphes en vain, car tu meurs. - Ô délice !...

José Maria de Heredia, « Sphinx », *Les Trophées* (1893).

Le Sphinx

Seul, sur l'horizon bleu vibrant d'incandescence,
L'antique Sphinx s'allonge, énorme et féminin.
Dix mille ans ont passé ; fidèle à son destin,
Sa lèvre aux coins serrés garde l'énigme immense.

- 5 De tout ce qui vivait au jour de sa naissance,
Rien ne reste que lui. Dans le passé lointain,
Son âge fait trembler le songeur incertain ;
Et l'ombre de l'histoire à son ombre commence.

- 10 Accroupi sur l'amas des siècles révolus,
Immuable au soleil, dardant ses seins aigus,
Sans jamais abaisser sa rigide paupière,

Il songe, et semble attendre avec sérénité
L'ordre de se lever sur ses pattes de pierre,
Pour rentrer à pas lents dans son éternité.

Albert Samain, « Le Sphinx », *Symphonie héroïque* (1900).

Œdipe Sphinx

Au nom
des
hors-la-loi
d'hier

au nom
des
hors-la-loi
d'aujourd'hui

le rescapé d'Auschwitz
et le rescapé SS
s'interrogent

au tribunal de Francfort
Comment condamner au nom de la loi
le crime commis au nom de la loi

Comment pardonner au nom de la loi
le sang versé au nom du sang

La question
dépasse la réponse

et l'accusé
le box

Ni pardon
ni châtement
à perpétuité *

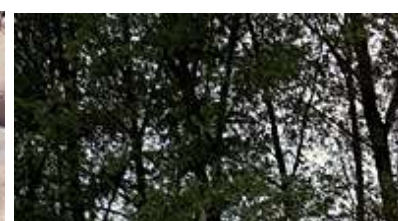
*Hiroshima...
Budapest...
Congo...

Gherasim Luca, « Œdipe Sphinx », *Paralipomènes* (1976)

Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Compléments d'étude. *Œdipe roi* de Pier Paolo Pasolini, adaptation cinématographique de 1967.





Objet d'étude : Les réécritures du XVII^{ème} siècle à nos jours.

Séquence. Œdipe dans tous ses états.

Compléments d'étude. Corpus : étude de différents dénouements du mythe.

Texte 1.

SCÈNE III. - OEDIPE, LE CHŒUR, JOCASTE.

[...]

JOCASTE. - Notre crime est celui du Destin. La victime n'est point coupable.

OEDIPE. - Assez, ma mère, assez : je vous en conjure par ces tristes débris de mon corps mutilé, par les malheureux enfants que vous m'avez donnés, par tous les liens sacrés ou impies qui nous unissent.

JOCASTE. - Ô mon âme! D'où vient ta lâcheté ? Complice de ses crimes, dois-je refuser d'en porter la peine ?
5 Mon inceste a renversé toutes les lois, tous les droits de la nature. Mourons donc, et que le fer m'arrache une vie exécrable. Non, quand le maître des dieux lui-même, ébranlant l'univers, lancerait contre moi tous les traits de son bras terrible, jamais l'expiation n'égalerait l'horreur de mes forfaits, mère infâme que je suis. Je veux mourir : cherchons-en les moyens. Prête-moi ta main, mon fils ; si tu es vraiment parricide, achève ton ouvrage. Tire le glaive qui a versé le sang de mon époux. Mais pourquoi lui donner un nom qui
10 n'est point le sien ? Laius est mon beau-père. Faut-il enfoncer le fer dans ma poitrine, ou le plonger dans ma gorge prête à le recevoir ? Tu ne sais pas choisir la place, ô mon bras, frappe ces flancs coupables qui ont porté tout ensemble un époux et un fils.

LE CHŒUR. - Elle expire. Sa main meurt sur la blessure ; et le sang qui s'en échappe avec violence repousse le fer.

15 **OEDIPE.** - Dieu des oracles! toi qui présides à la vérité, c'est à toi que j'en appelle ici. Tes prédictions ne m'avaient annoncé que le meurtre d'un père ; et voilà que, doublement parricide, et plus coupable que je ne craignais de le devenir, j'ai tué aussi ma mère ; car c'est mon crime qui a causé sa mort. Apollon, dieu menteur, j'ai dépassé la mesure de mon affreuse destinée. Maintenant, malheureux Oedipe, suis timidement des voies ténébreuses en t'avançant d'un pas mal assuré. Cherche ta route d'une main
20 incertaine dans la sombre nuit qui t'entourne.

Toujours prêt à tomber sur un sol glissant, va, fuis, marche! Mais que dis-je? Arrête, tu vas rencontrer ta mère. Vous que la maladie accable, et qui n'avez plus qu'un léger souffle de vie, relevez vos têtes mourantes : je pars, je m'exile. L'air deviendra plus pur, dès que j'aurai quitté ces lieux. Que celui dont l'âme est prête à s'exhaler, respire librement et se ranime. Allez, portez secours à ceux dont la vie est déjà
25 désespérée. J'emporte avec moi tous les germes de mort qui désolent ce pays.

Peste cruelle, effroi qu'inspire un mal terrible, maigreur, fléau dévorant, douleur insupportable, venez, venez tous avec moi je ne veux pas d'autres guides que vous.

Sénèque, Œdipe (Ier siècle ap. JC), traduction de J. Cabaret-Dupaty (1863). Scène finale (V, 3).

Texte 2.

JOCASTE.

Ô mon fils ! Hélas ! Dirai-je mon époux ?
Ô des noms les plus chers, assemblage effroyable !
Il est donc mort ?

5 **LE GRAND-PRÊTRE**

Il vit, et le sort qui l'accable
Des morts et des vivants semble le séparer :
Il s'est privé du jour avant que d'expirer.
Je l'ai vu dans ses yeux enfoncer cette épée
10 Qui du sang de son père avait été trempée ;
Il a rempli son sort ; et ce moment fatal
Du salut des Thébains ¹est le premier signal.
Tel est l'ordre du ciel, dont la fureur se lasse ;
Comme il veut, aux mortels il fait justice ou grâce ;
15 Ses traits sont épuisés sur ce malheureux fils.
Vivez, il vous pardonne.

JOCASTE, se frappant.

Et moi, je me punis.
Par un pouvoir affreux réservé à l'inceste,
20 La mort est le seul bien, le seul dieu qui me reste.
Laius, reçois mon sang, je te suis chez les morts :
J'ai vécu vertueuse, et je meurs sans remords.

LE CHŒUR

Ô malheureuse reine ! Ô destin que j'abhorre !

25 **JOCASTE**

Ne plaignez que mon fils, puisqu'il respire encore.
Prêtres, et vous Thébains, qui fûtes mes sujets,
Honnez mon bûcher, et songez à jamais
Qu'au milieu des horreurs du destin qui m'opprime,
30 J'ai fait rougir les dieux qui m'ont forcée au crime.

RIDEAU

VOLTAIRE, Œdipe (1718) Acte V sc. 6 (sc. finale)

1-Œdipe libère Thèbes de la peste au moment-même où il apprend la terrible vérité.

Texte 3.

Le dernier chapitre, « Le chemin du soleil » (chap.16) est le récit de Clios, protecteur et ami, qui a longtemps suivi Œdipe et Antigone dans leurs errances depuis Thèbes jusqu'aux portes d'Athènes, et qui, après les avoir quittés, s'est marié et est devenu un peintre célèbre. Il a notamment peint une fresque, qui évoque leurs années de voyage commun : un chemin de terre et de cailloux, où les branches des arbres se rejoignent, avec une seule touffe de coquelicots pour l'éclairer. Un chemin qui lui rappelle son enfance...

Il¹ arrive devant la fresque, il la contemple longuement et dit : « C'est bien la route. »

Il appelle ses filles, les embrasse, les bénit toujours avec cette puissante égalité qu'il a établie entre elles. Il dit : « Vous avez souffert par ma faute, mais personne ne vous a aimées plus que moi. »

Il se tourne vers moi : « Tu es parti et tu es revenu au jour juste. Tu as été un ami véritable pour Antigone et pour moi. Tu le seras aussi, Clios, pour tous ceux qui verront tes œuvres. »

Une voix puissante s'élève de la terre, il veut repartir pour répondre à son appel. Thésée l'arrête pour dire devant lui à Antigone : « Œdipe est à jamais citoyen d'Athènes. Vous deux, vous serez mes enfants. Que
5 veux-tu faire, Antigone, quand ton père ne sera plus là ? »

Elle, toujours aussi simple, lui répond par deux vers qu'elle profère dans cette langue étrange que nous avons entendue chanter dans le bois sacré de Colône. Ils disent à Thésée de la renvoyer à Thèbes pour arrêter, s'il se peut, le Meurtre en marche vers ses frères.

Je me demande si ce sont des vers d'Œdipe que je ne connais pas, mais il n'est plus temps de poser des
10 questions. Œdipe nous quitte, il est au pied de la fresque, il fait un premier pas sur le chemin. Il marche sans buter sur les pierres, il est sous les branches des arbres. Il cueille le fruit sombre d'une ronce, il se penche vers la touffe de coquelicots. Il va sans se retourner et nous le voyons s'éloigner sans savoir si c'est dans les couleurs que j'ai préparées pour lui qu'il s'enfonce ou dans nos cœurs où le chagrin et un bonheur inattendu se mêlent. Il arrive à ce point où la clarté du ciel se confond avec la lumière dorée des soleils. Là,
15 les lignes vers la profondeur se prolongent à l'infini et il n'est bientôt plus, pour nos yeux trop faibles, qu'un point minuscule qui peu à peu s'efface.

Le tonnerre gronde, nous avons peur, nous avons froid et nous nous prenons par la main comme des enfants abandonnés. Antigone est au milieu, elle nous entraîne, elle nous oblige à revenir vers Colône. Le ciel est devenu tout noir, la foudre s'abat plusieurs fois près de nous.

20 Ismène est épouvantée et je le suis aussi. C'est le calme et le pas ferme d'Antigone qui nous retiennent de fuir. Je ne puis m'empêcher de me retourner, la foudre a renversé le mur et ce qui reste de la fresque est en train de brûler. Je le dis à Antigone, elle ne s'arrête pas, elle ne se retourne pas et dit : « Le chemin a disparu, peut-être, mais Œdipe est encore, est toujours sur la route. »

Henry BAUCHAU, *Œdipe sur la route* (1990).

1. Œdipe